



Pourquoi les soucoupes volantes n'existent pas

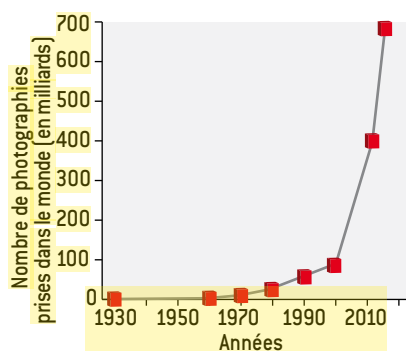
Le nombre d'« observations » d'OVNI devrait suivre la courbe exponentielle du nombre des photographies prises depuis les années 1950, ce qui n'est pas le cas.

En 2013, le ministère britannique de la Défense a fermé le bureau de renseignement qui était chargé des recherches concernant le phénomène OVNI. Une partie des réseaux sociaux a ricané, une autre s'en est émue en criant parfois au complot.

Qu'en penser ? Si l'histoire de la littérature n'a pas attendu le XX^e siècle pour évoquer la possibilité d'une intelligence extraterrestre, c'est en 1947 que, pour la première fois, le terme « soucoupe volante » est évoqué par Kenneth Arnold. Ce riche industriel américain s'envola le 24 juin 1947, avec son avion personnel. Il survolait les Monts Cascade de l'État de Washington lorsqu'il aperçut neuf appareils volants. Ils avaient une forme discoïdale à l'avant et triangulaire à l'arrière. Il ne put les suivre dans la mesure où ils lui paraissaient voler à quelque 2 000 kilomètres par heure ! Arnold eut le sentiment qu'ils rebondissaient dans l'atmosphère comme des « soucoupes » le feraient sur un lac. Son témoignage fit le tour du monde. Et ce sont bien des soucoupes volantes que des milliers de personnes prétendent voir peu après, plutôt que des engins ressemblant à la description d'Arnold !

Ces observations affluent souvent par vagues. Après le témoignage d'Arnold, une première vague de phénomènes fut déclarée aux États-Unis, puis, quelques années plus tard, l'épidémie toucha la France. Si l'intérêt pour le phénomène OVNI précède généralement les vagues d'observations, c'est que plus grand est le nombre de regards tournés vers le ciel, plus grandes sont les chances de prendre des vessies pour des lanternes.

Cette interprétation paraît attestée par le fait que les statistiques effectuées entre 1947 et 1995 montrent que le mois de l'année où les témoignages sont les plus abondants est juillet, tout simplement parce que nous passons plus de temps dehors à cette saison et que cela augmente la proportion d'observateurs sincères de nuages aux formes bizarres, de satellites ou de ballons sondes qui seront pris par certains pour ce qu'ils ne sont pas.



Mais, répondraient ceux qui « veulent y croire », pourquoi ne pas supposer que plus il y a d'observateurs, plus les chances sont importantes de déceler l'existence de discrets visiteurs extraterrestres ?

Si c'était le cas, les preuves de l'existence de vaisseaux extraterrestres auraient explosé, parce que le nombre de photographies prises dans le monde a suivi une courbe exponentielle (voir le graphique). Le développement des téléphones portables en mesure de prendre des photographies explique en partie ce phénomène spectaculaire. Par conséquent, puisque le nombre de possibilités d'enregistrer le réel

et de verser ces enregistrements sur Internet a progressé de façon exponentielle, les preuves auraient dû faire de même. Or ce n'est pas ce que l'on constate. Pour la France, par exemple, on a enregistré des pics d'observations de ces phénomènes : en 1954 (après la vague américaine) ou en 1976 (époque où Jean-Claude Bourret, présentateur du journal télévisé, popularisa le thème OVNI) qui tiennent à des modes. Ainsi, malgré la multiplication des appareils qui nous permettraient d'apporter des témoignages adossés à des preuves, on n'enregistre pas de frémissement notable de preuves de l'existence de visiteurs spatiaux à partir des années 2000.

Plusieurs hypothèses sont possibles. On peut d'abord supposer qu'il est probable que les soucoupes volantes n'existent pas. On peut ensuite considérer que les extraterrestres ont pris conscience de notre développement technologique (le téléphone portable) et qu'ils se montrent moins (mais un peu tout de même, car il demeure des observations). Enfin, supposer que les extraterrestres ont développé, conjointement à la multiplication des appareils photo, une technologie de furtivité accrue (mais une fois de plus imparfaite, car ils sont vus de temps en temps).

En toute raison, il n'est pas possible d'apporter une réponse définitive à ces questions, mais tous ceux qui savent qu'en science on doit privilégier la parcimonie interprétative devineront à quelle hypothèse il convient raisonnablement de donner crédit. ■

Gilles BRONNER est professeur de sociologie à l'Université Paris-Diderot.